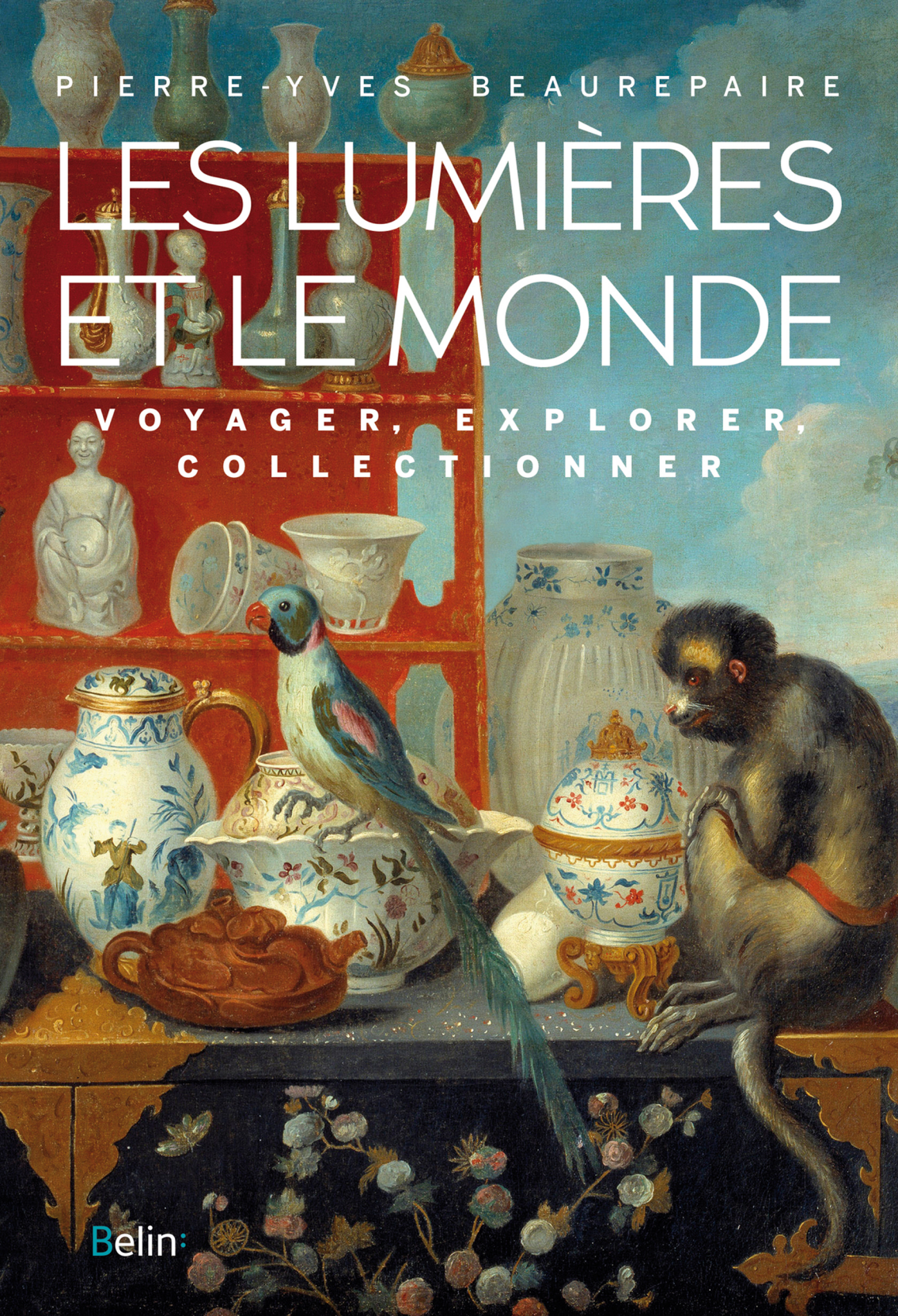


PIERRE-YVES BEAUREPAIRE

LES LUMIÈRES ET LE MONDE

VOYAGER, EXPLORER,
COLLECTIONNER



Belin:

Les Lumières et le Monde

Pierre-Yves Beaurepaire

Les Lumières et le Monde
Voyager, explorer, collectionner

Belin:

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que «les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 978-2-4100-1657-4 – ISSN 2270-4922

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2019, mai

© Belin Éditeur / Humensis 2019

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

«Renouveler le monde – c’est là l’instinct le plus profond dans le désir qu’éprouve le collectionneur d’acquérir de nouveaux objets.»

Walter Benjamin,
Je déballe ma bibliothèque.
Une pratique de la collection.

«Nous ne cesserons pas d’explorer et la fin de toutes nos explorations, ce sera d’arriver là où on a commencé et de voir cet endroit pour la première fois.»

T. S. Eliot,
«Little Gidding», *Four Quartets*

INTRODUCTION

Vous examinez mes coquilles, monsieur le professeur. En effet, elles peuvent intéresser un naturaliste; mais, pour moi, elles ont un charme de plus, car je les ai toutes recueillies de ma main, et il n'est pas une mer du globe qui ait échappé à mes recherches.

Jules Verne,
Vingt mille lieues sous les mers (1869-1870)¹.

La présence singulière au cœur de l'Auvergne où je suis né, dans les collections du Musée Crozatier du Puy-en-Velay, d'une herminette, qui aurait été rapportée des rivages enchanteurs de la Nouvelle-Cythère (Tahiti) par l'expédition de Louis-Antoine de Bougainville en 1769 est à l'origine de ce livre². Quel étonnant parcours entre des mondes éloignés que celui de cet objet, issu de la «cinquième partie de Monde», l'Océanie, qui n'est pas un objet précieux ou une idole en or ou en argent, comme les Européens ont pu en arracher aux empires aztèque ou inca au XVI^e siècle ou aux royaumes africains pendant

la colonisation, mais un outil du quotidien, une petite hache en pierre volcanique utilisée pour abattre les arbres et creuser les troncs. Des mondes éloignés, dont la distance qui les sépare se compte en mois de navigation, mais qui utilisent les uns comme les autres des outils pour travailler en forêt, couper le bois et essarter, à une époque où la grande majorité des sujets de Louis XV, roi de France de 1715 à 1774, sont des ruraux. Les explorateurs européens du Grand Océan, comme on nomme alors le Pacifique, se sont émerveillés devant la simplicité et la beauté de ces herminettes, au point que le jeune et ambitieux naturaliste britannique Joseph Banks (1743-1820) en fait représenter une dans le portrait qu'il commande à Benjamin West aux côtés d'autres artefacts qu'il a rapportés de la première expédition de James Cook dans le Pacifique en 1768-1771.

L'expédition de Bougainville ne séjourne que deux semaines à Tahiti. C'est bien peu pour découvrir un territoire et connaître ceux qui l'habitent. Pourtant, les relations qui sont faites du voyage marquent profondément les représentations européennes du Pacifique, des contacts avec les habitants, et au-delà les réflexions philosophiques et morales sur la civilisation³. L'expédition de Cook, la première d'une série de trois, rapporte quant à elle de sa circumnavigation tant de spécimens naturalistes, témoins de ce que l'on nommerait aujourd'hui une extraordinaire biodiversité, de dessins et de notes, qu'elle déclenche un intérêt qui ne retombera pas⁴. Un collectionneur de premier plan, Ashton Lever (1729-1788), acquiert de nombreux objets rapportés par l'*Endeavour*

en Angleterre et crée des salles dédiées dans son musée privé, qui permet au public londonien, moyennant un droit d'entrée, de découvrir ces mondes nouveaux. L'herminette du musée du Puy porte sur son manche l'inscription du nom du célèbre auteur de l'*Histoire naturelle*, Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788), intendant du Jardin du roi, dont Thomas Jefferson (1743-1826), collectionneur et naturaliste confirmé, qui le fréquente activement durant son ambassade à Paris, estime qu'«il fut le naturaliste le mieux informé qui ait jamais écrit⁵». Or, Buffon ne voyage pas. Lorsqu'ils ne les collectent pas eux-mêmes, les collectionneurs reçoivent en effet les objets en hommage, par échange ou don, ou par achat.

À l'origine des deux expéditions contemporaines commandées par Bougainville et Cook figure le même objectif officiel : acheminer avec leur matériel les astronomes qui, depuis Tahiti, doivent mettre à profit le transit de Vénus devant le Soleil en 1769 pour multiplier les observations, améliorant par là les calculs des longitudes, indispensables à la géolocalisation des navires en haute mer. Une véritable performance donc, car, bien sûr, la planète n'attend pas les navires et leurs équipages⁶.

Ces hommes du XVIII^e siècle que fascinent le lointain et sa découverte scientifique se passionnent aussi pour les mondes anciens, éloignés dans le temps, mais dont ils peuvent collectionner les antiquités, parcourir les sites transformés en champ de fouilles, et publier la découverte. La même attirance pour le lointain, dans l'espace et dans le temps, le même esprit de collection les étreignent et les motivent pour embrasser le monde des Lumières, au péril

de leur vie pour les explorateurs, de leur fortune pour les collectionneurs, et avec la commune obsession de préserver les informations et les objets recueillis. Ce n'est pas un hasard si le musée d'Ashton Lever s'appelle *Holophusicon*, c'est-à-dire « celui qui embrasse toute la nature ».

Le siècle des Lumières connaît aussi un essor remarquable de la sphère imprimée. Le nombre de périodiques généralistes et spécialisés augmente considérablement à travers l'Europe, croissance tirée par la soif de nouvelles, les transformations techniques et scientifiques, le divertissement, mais aussi par le développement de publics en demande d'information et qui se montrent exigeants. Ils ne se contentent plus des nouvelles reprises d'autres gazettes et journaux, mais veulent de l'inédit. Dans le domaine des périodiques spécialisés, les lecteurs avantagent les titres dont l'information est renouvelée et alimentée par de véritables correspondants. Dans cette révolution de l'information, la baisse du coût des abonnements tient certes un rôle décisif, mais les index, format, maquette et surtout l'image ont également leur importance.

Si le XVIII^e siècle est parfois surnommé le « siècle de la gazette », il est tout autant le siècle de l'image – gravée – dont la multiplication et le recours systématique transforment l'appréhension du monde. La gravure permet en effet d'offrir un regard sur la richesse et les curiosités du monde et aux publics de les collectionner sous forme d'images, de cartes, de livres et de journaux illustrés. Pour les collectionneurs, elle permet, à l'instar du dessin, de mettre en image leurs acquisitions et de les faire connaître aux visiteurs, aux amis et aux correspondants

dans de véritables musées de papier. Certains font même des inventaires de leurs acquisitions leur grand œuvre, comme Horace Walpole (1717-1797) qui reprend sans cesse la description de sa demeure de Strawberry Hill, près de Twickenham, l'imprime avec de nombreuses gravures sur ses propres presses⁷. Les catalogues de vente, quant à eux, sont les derniers témoins de la collection avant les enchères et la dispersion des lots.

Les hommes des Lumières qui projettent leur curiosité jusqu'aux extrémités du monde connu des Européens sont particulièrement sensibles à la notion de dispersion, de diaspora. Dans le domaine de l'imprimé notamment, le Refuge huguenot, c'est-à-dire l'exil protestant qui précède et suit la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV en 1685, a amené de nombreux typographes, libraires-imprimeurs et journalistes à s'établir au cœur de l'édition européenne, en Hollande, et jusqu'en Prusse dont ils font un centre majeur de l'édition francophone. Par leur trajectoire personnelle, en exil, par leur activité professionnelle – la production et la captation de nouvelles aux circulations complexes à travers l'espace européen et au-delà –, ces hommes pensent le monde des Lumières en termes de circulations et de communication, de dispersion et d'entretien des liens. À cette diaspora des hommes correspond aussi une diaspora des objets : objets déracinés de leur environnement familier par le vol, l'acquisition ou le don, et qui risquent de perdre leur signification ; objets collectés, transportés, collectionnés à côté d'autres artefacts, et dotés de nouvelles identités ; objets vendus et dispersés lors des ventes de collections.

Héritiers fidèles ou infidèles de la République des Lettres, correspondants, savants et collectionneurs s'investissent dans ces canaux de communication dont ils accroissent à la fois le nombre, la diversité et les performances. Ils rêvent même parfois d'une communication en trois dimensions, quand ils insèrent dans leurs correspondances des spécimens d'animaux desséchés. En tout cas, ils en font toujours une promesse : promesse d'avancement dans la carrière et la réputation scientifique, promesse de nouvelles relations, promesse de nouvelles découvertes lorsque des graines à planter accompagnent la lettre reçue.

Le monde des Lumières est donc celui d'une Europe curieuse autant que conquérante, collectionneuse et narcissique, compulsive en tout, ogre naturaliste et dévoreuse d'antiquités. Comme l'écrit un de ses représentants, le pasteur Jacques Pérard : « j'étais trop communicatif⁸. »

Pour comprendre la passion qui motive et mobilise voyageurs, explorateurs et collectionneurs au-delà du raisonnable, j'ai fait le choix de sortir des tableaux parfois convenus de la France des Lumières et de l'Europe des Lumières, pour changer d'échelle, multiplier les ouvertures et les rapprochements, regarder à travers des cloisons qu'on élève parfois entre domaines de spécialité⁹. Historien des sociabilités, des circulations et des utopies, je ne suis ni historien des sciences ou des savoirs ni historien de l'art. Mais l'historien du monde des Lumières ne peut faire l'économie d'une curiosité tous azimuts et d'un bouleversement des échelles d'observation s'il veut en comprendre à la fois les ressorts et les contradictions. Ce sont les parcours qui m'intéressent, parcours des objets

et des hommes, les instruments qui les favorisent ou les freinent, les hasards qui les rendent possible ou les handicapent et dont on sous-estimera toujours l'importance par rapport aux stratégies. Cette histoire est faite de récits et d'observations, de lectures et d'interrogations partagées, de réussites remarquables et d'échecs fracassants.

Qu'y a-t-il de commun entre le caillou Michaux qui ouvre le premier chapitre de ce livre et plonge son découvreur, qui pas plus que ses contemporains ne sait alors déchiffrer l'écriture cunéiforme et prendre toute la mesure du passé du Croissant fertile, dans un océan d'interrogations, au point qu'en 1786, il rapporte cet objet du quotidien, une borne de propriété, jusqu'à Paris, et l'ornithorynque, que des descriptions, des peaux plus ou moins bien naturalisées et des dessins livrent douze ans plus tard, alors que le siècle s'achève, comme une énigme de la nature aux savants zoologistes? C'est bien l'étonnement, l'excitation de la découverte, l'interrogation devant l'inconnu et la recherche du dépassement. Comme l'écrit Walter Benjamin dans *Je déballe ma bibliothèque. Une pratique de la collection*, lorsque le collectionneur acquiert un objet ou un livre, il les ramène à la vie ou plutôt, à travers leur contact, il ranime des destins, suit les voyages, parfois tragiques, souvent improbables, qui les ont conduits jusqu'à son cabinet ou à sa bibliothèque¹⁰.

Le chapitre premier remonte «à la source des mondes antiques» en emboîtant le pas au botaniste André Michaux (1746-1802) lors de son voyage en Perse. Les objets et spécimens que les explorateurs rapportent de leurs voyages et expédient à travers le monde entretiennent

l'esprit de collection, qui est au cœur du chapitre II. Ils poussent les hommes des Lumières à aller « toujours plus loin » dans le temps et dans l'espace, à repousser les limites du monde connu des Européens (chapitre III). Mais le monde parcouru, imaginé, représenté par les hommes des Lumières n'est pas seulement une collection dont les limites et les sections seraient sans cesse repoussées et augmentées. C'est aussi un monde d'objets-témoins des rencontres et des découvertes à la forte puissance d'évocation, un monde de papier, celui des correspondances et des journaux de voyages, des dessins et notes de terrain, transformés en publications officielles ou dont les voyageurs se disputent le droit à la relation autorisée et légitime auprès d'un public avide de voyages, de nouveautés et de sensations inédites¹¹. Un monde de papier constitué par ces gravures qui interprètent fidèlement ou librement dessins et souvenirs, voire inventent des paysages, des histoires et des rencontres. Un monde de papier enfin par ces cartes dont le XVIII^e siècle raffole car elles sont autant des invitations au voyage que des synthèses graphiques des connaissances réunies. Les cartes du monde des Lumières aussi, se collectionnent. Objets, papiers recouverts d'écritures ou dessinés, papiers imprimés ou gravés, livres avec cartes font vivre aux publics qu'ils rencontrent l'expérience du monde des Lumières et l'expérience du monde comme collection (chapitre IV). Génie des Lumières et du premier XIX^e siècle, ogre géographe comme on parle de l'ogre historien jamais rassasié, Alexander von Humboldt (1769-1859), entre Ancien Régime et Révolutions, Anciens et Nouveaux Mondes, au carrefour des sciences humaines

et des sciences du vivant, collectionneur de découvertes et de données jamais satisfait, clôt ce livre non seulement par le caractère hors-norme de sa production scientifique, mais parce qu'il invite à décroquer le XVIII^e siècle et à embrasser le premier XIX^e siècle. De fait, la chronologie habituelle est ici, de manière assumée, flottante et bousculée lorsqu'il m'est apparu important de replacer l'œuvre des antiquaires dans un continuum qui court du XVII^e au XIX^e siècle, ou de restituer l'histoire des collections et des découvertes dans des mouvements dont l'amplitude dépasse les bornes traditionnelles du siècle.

Si l'herminette du musée du Puy m'a donné l'envie d'écrire ce livre, le souvenir de la visite par le professeur Aronnax du Muséum du capitaine Nemo à bord du *Nautilus* dans *Vingt Mille lieues sous les Mers* de Jules Verne l'a entretenue. Surtout, les trop courtes années que j'ai passé dans le Pacifique, et notamment en Nouvelle-Calédonie, m'ont permis d'appréhender physiquement l'étendue du Grand Océan, de développer une autre relation à la distance et à la proximité, et de découvrir quelques-uns des extraordinaires trésors des musées néo-zélandais, au pays du long nuage blanc.

CHAPITRE PREMIER

À LA SOURCE DES MONDES ANTIQUES

En attendant le départ pour Bagdad, qui n'aura lieu que dans un mois, je vais faire une herborisation de cent cinquante lieues. Je passerai par Laodicée, Antioche, Séleucie. J'espère trouver des médailles dans cette dernière ville. À mon retour, je vous ferai un bel envoi de graines, ainsi qu'à M. de Malesherbes. Les consuls et les négociants sont témoins que personne ne travaille avec autant d'ardeur pour sa fortune que moi pour la botanique.

*Lettre d'André Michaux à André Thouin, Alep,
30 juillet 1782¹.*

Premier objet recouvert d'écritures cunéiformes rapporté en Europe, le caillou Michaux n'a pas la renommée de la pierre de Rosette. Pourtant, à travers son destin et la vie de son découvreur et «inventeur», le botaniste André Michaux (1746-1802)², qui le découvre

dans les ruines d'un palais au sud de Bagdad, on pénètre de plain-pied dans le monde des Lumières, entre fascination pour l'Orient, voyage botanique et découvertes archéologiques. Les découvertes de Michaux comme sa rencontre avec l'astronome Pierre-Joseph de Beauchamp (1752-1801) témoignent des nombreuses passions du temps que fédère une universelle curiosité.

Le caillou Michaux

Comme la pierre de Rosette, le caillou Michaux, une pierre calcaire noire, de la diorite, haute de quarante-cinq centimètres et large de vingt centimètres, est un objet-texte du quotidien, à valeur juridique, datant d'entre 1100 et 1083 avant Jésus-Christ³. Il n'est pas question ici de code de loi ou d'épopée, comme pour le code d'Hammourabi ou pour l'épopée de Gilgamesh, mais d'un *kudurru*, c'est-à-dire une donation garantie par protection divine.

Dans la partie supérieure de la stèle de forme ovoïde, des bas-reliefs figurent les dieux Anu, Bel, Ea et la déesse Zarpanit. Dans la partie inférieure, l'inscription précise qu'un père dote sa fille d'une terre à l'occasion de son mariage. Les dieux sont appelés à protéger le contrat, daté du règne de Marduk-nadin-ahhe, souverain de Babylone au XI^e siècle avant Jésus-Christ.

Plus encore que la pierre de Rosette, l'inscription du caillou Michaux résiste aux tentatives de traduction du fait de l'absence de version en grec ou en démotique. C'est tout le mystère des écritures cunéiformes,